

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 36

Artikel: Lè pariannès
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-198914>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 05.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

On le voyait souvent, dans les rues ou dans les champs, contempler, avec une attention extrême, les monuments et les arbres, puis tirer une feuille de papier, un canif et découper, avec une merveilleuse adresse, la silhouette du modèle qu'il avait sous les yeux. Il vendait ses petits chefs-d'œuvre, ce qui l'empêchait de mourir de faim.

Jusqu'à la Révolution, il avait surtout découpé des images de piété et des figures de saints, qui étaient de bonne vente. La politique le fit changer de genre, et c'est à sa seconde manière qu'appartenaient les paysages et les architectures, dont quelques spécimens ont été conservés.

La bizarrerie de ses manières, de sa figure et de sa tenue, non moins que son talent, avait fait de lui une des curiosités de Cambrai. Les artistes locaux se plisaient à le peindre avec sa grande redingote verte et sa casquette de cuir. Deux de ces portraits sont venus jusqu'à nous.

On montrait Cadet Roussel à tous les étrangers.

En 1792, un soldat de passage improvisa sur Cadet Roussel un couplet de chanson. Ses frères d'armes firent les autres couplets, et tous les régiments, qui traversèrent Cambrai en cette année de guerre, apprirent la chanson.

Six mois après, le nom de Cadet Roussel était célèbre dans toute la France. Mais la renommée de son talent ne passait toujours pas les bornes de la Flandre. C'est encore là qu'il faut aller pour le connaître. Un collectionneur a légué, au musée de Douai, deux ouvrages authentiques de Cadet Roussel, l'un représentant une sainte Adélaïde, et l'autre un pâtre menant un troupeau de porcs. On voit également au musée de Cambrai deux découpures faites de sa main. La première est un paysage d'oasis, où, autour d'un palmier, s'ébattent des enfants qui jouent au cerf-volant et dont le costume, aussi bien que le type, est sensiblement plus chinois qu'africain. La seconde est la silhouette, taillée à jour comme une dentelle, de l'ancien hôtel-de-ville de Cambrai. Tourelles et clochetons, fenêtres et rosaces, tous les détails en sont découpés avec une patience et une dextérité qu'on dirait japonaises.

Le merveilleux édifice, dont il s'agit ici, bâti au moyen-âge, a été abattu par la Révolution, et le souvenir même en serait effacé, s'il n'avait inspiré deux ou trois mauvaises gravures et le chef-d'œuvre de Cadet Roussel.

Les charmeurs d'oiseaux.

Le spectacle offert par les charmeurs d'oiseaux est une des plus aimables curiosités des jardins publics de Paris.

Dès qu'ils arrivent dans une des allées du jardin, pierrots et pierrettes, ces gamins de l'air, se précipitent vers lui, abandonnant les arbres sur lesquels ils étaient perchés. Ils le connaissent si bien ! D'abord, ils s'emparent des miettes que le charmeur jette de côté et d'autre, puis ils s'enhardissent, ils sautillent sur ses épaules, sur ses bras, sur sa tête même, et ils lui arrachent les boulettes de pain qu'il roule entre ses doigts, que parfois il tient entre ses lèvres.

Et vous pensez si, pendant ce banquet pittoresque, les oiseaux piaillent, hochent la queue, battent des ailes !

Et vous voyez d'ici les passants aussitôt arrêtés, émerveillés et souriants, regardant avec admiration, au milieu de cette ronde de moineaux en fête, ce brave homme, qui, d'un geste de semeur, jette à ses convives ailés les miettes du festin !

L'un des plus connus d'entre eux fut certainement M. Bour, mort il y a quelques années. Il eut son heure de célébrité. On raconte même

qu'une fois, aux Tuilleries, l'empereur, qui l'avait aperçu de loin, voulut s'offrir le spectacle de ce repas d'oiseaux et fit prier M. Bour de venir dans la partie du jardin réservée à la famille impériale.

— Je veux bien m'amuser avec les pierrots, répondit le charmeur, mais j'évite les oiseaux de proie !

La réplique était vive. On se l'expliquera facilement quand on saura que M. Bour était un vieux républicain, ancien prisonnier du coup d'Etat de 1851. Ne se sentant plus en paix aux Tuilleries, il émigra au Luxembourg.

Quand on lui demandait le secret du « charme » qu'il exerçait sur les oiseaux, et qui tenait presque de la magie, il répondait :

— Oh ! c'est bien simple !... Il ne s'agit que d'employer la douceur ; de ne faire, au moins au début, que très peu de mouvements, afin de ne pas effrayer les moineaux ; de revenir, chaque jour, pendant quelques semaines, à la même place et à la même heure... Peu à peu, les oiseaux acquièrent la certitude qu'ils seront respectés, et ils s'apprivoisent jusqu'à devenir familiers.

Les charmeurs d'oiseaux ont, entre tous leurs pensionnaires, leurs petits favoris. Ceux-là, ils les gratifient d'un nom particulier. Et quand ce nom est prononcé, c'est bien l'oiseau qui a été appelé qu'on voit venir se poser sur leur épaulé et prendre entre leurs mains la nourriture quotidienne.

Nous interrogions l'autre jour un des charmeurs d'oiseaux ; alors, désignant quelques-uns des petits mangeurs de mie de pain :

— Celui-ci, dit-il, c'est « le Boér ». Il n'est jamais en retard, toujours alerte, l'œil aux aguets, le plus hardi de la bande... Cet autre est « l'Américain », qui a la spécialité d'attraper au vol ma boulette de pain... Et voici encore « Tape-à-l'œil », « Blanchette » et « Gabrielle », deux pierrettes adorables, et « Ferdinand »... Celui-là, là-bas, si fier sur ses petites pattes, c'est « Garibaldi ».

Et tout un défilé de noms suivait.

(*Suppl. du « Petit Parisien ».*)

Le pariannès.

Vo sédes prao cein que l'est que dái pariannès ? L'est don dái cllião petitites bités piliates coumeint 'na trabliéta à la bise et que sè lódzont dein voutrés ihî, que vo 'ntolhiont et vo pequant tandi la né que far sè rupâ et sè gratia à tsavon et s'on ein z, ma fai, salut po po férè on bon sonno !

Ma fai, cllião qu'ein ont pi iena dein lão pailo sont mauprai, vo lo sédes prao, kâ l'est dè la vermena dào tonaire, qu'on dit mimameint que lè macilio font dái covairons tot coumeint lè femâles et qu'on ne pâo papi s'ein dépouénen quand on ein est garni.

Preni dào porta-motsé, dè la cartapudze que vo fourrà dezo voutra tiutra ; embardouffadès bin adrai voutron ihî avoué totés cllião drogués qu'on vo baillès tsi lè z'apothiquières ; breintâdès mimameint voutron pailo avoué 'na lottâ dè folhiès dè breint, rein ne lão fâ ; vo z'ein ai adé !

Vo dio, l'est dái z'animaux qu'on porrâi bin s'ein passâ, n'est-te pas ? et ne sé pas coumeint lo bon Dieu qu'est tant charetbllo avoué no z'autro aussé fe dè la vermena dinse !

Que l'aussé fè l'hommo et lè fennès, ne dio pas, l'a bin fè ! mà l'arâi mi fè dè laissi dè côté cllião pouneses ; l'est tot coumeint lè piào, lè pudzès, lè mousselions, lè tavans, lè talénès, lè vouépès, lè vouiuvrès, lè rats et lè rattès et auto boutiâ.

Dévant hiair, que dévezâvè dè çosse avoué noutron régent, stuce m'a de : s'on a dái bités dinse, l'est que noutron Père sondzivè à férè teni áo proupro lè dzeins ! Petétré qu'Adam

et Eve avoint dza dái pudzès et Dieu sâ se l'artse dè Noé ne froumelhivè dza pas dè pariannès !

Ora, l'ai a totès sortès d'ingrédients po lè férè parti ; lè z'ons breintont lão pailo, coumeint vo z'e de, dái z'autro, preignont dâo vif-ardzeint, dè cé affèrè billiane que y'a dein lè baromètrès à Jaccâ po marquâ lo teimps ; dâi troisième pregnont dâi z'herbâdzo tot es-pre ; pu y'a onco on remido, bin dè pe radica, que l'est on papai dè Dzenèva que lo marquâvè la senanna passâ.

Cé nové remido a ètè einveintà pè on paysan d'on veladzo dè pè su France ; mà tot parâi lo vo conseillé pas, pace que cottè gros à férè.

Cé païsan ètai don tot garni dè pariannès et quand bin l'avai dza fé totès lè z'herbès dè la St-Djan po s'ein dépouésenâ, l'ein avai atant qu'ein devant et l'ètai d'obebzi d'allâ cutsi à la grandz, su lc fein, po poi pionci on bocon la né.

L'ètai tant einradzi après cllião pëstès dè bîtès qu'on bio dzo, que l'avai on bocon quartetta, l'a djurâ dè lè destruirè cottè que cottè, et sédès-vo cein que l'a fe ?

L'a fottu lo fu à sa barqua !

**

L'arrestation.

M. Géro, rentier paisible, était allé visiter sa maison de campagne à Noisy-les-Choux. Il était satisfait de sa visite, la villa était en bon état ; par un hasard providentiel, les cambrioleurs ne l'avaient pas dévalisée ; il était revenu à six heures du soir à la gare de... — j'allais la nommer — avec la conscience tranquille d'un homme qui a payé sa place — il tenait son ticket à la main — et la face bête d'un contribuable qui acquitte régulièrement ses contributions et qui ne doit rien à personne. Il ne songeait qu'à rentrer au plus vite chez lui où son épouse Clémentine l'attendait, pendant que la cuisinière préparait le dîner.

Lorsque le train arriva, M. Géro, en homme prudent et respectueux des avis affichés par la Compagnie, attendit qu'il fut complètement arrêté pour descendre.

Il se dirigeait vers la sortie lorsqu'un employé l'interpella.

— Hé, là, le voyageur, crie-t-il, arrêtez.

M. Géro continua son chemin ; l'employé se plaça devant lui, lui barrant le passage.

— Je vous crie de vous arrêter, lui dit-il sur un ton de commandement, êtes-vous sourd ?

— C'est à moi que vous en avez ? demande le rentier surpris.

— Bien sûr que c'est à vous ; à qui voulez-vous que ce soit ?

— Vous faites erreur, sans doute.

— Comment vous appelez-vous ?

— Mais, je ne vois pas...

— Dépêchez-vous, je n'ai pas de temps à perdre ; vos nom, prénoms et adresse.

— Pourquoi me demandez-vous ces renseignements ?

— Je n'ai pas de pourquoi à vous donner.

— Et moi je ne répondrai pas, dit le rentier, fort de son innocence, sans savoir pour quel motif vous m'interrogez.

— C'est ce que nous allons voir ! s'écria l'employé ; voulez-vous me donner votre nom, oui ou non ?

— De quel droit vous permettez-vous de me le demander ?

— De quel droit ! de quel droit ! C'est mon droit ; tous les employés ont le droit de vous demander votre nom !

Au bruit de la dispute, un autre employé était accouru.

— Voici le sous-chef, dit l'employé, vous vous expliquerez devant lui.

— Qui a-t-il ? demanda le sous-chef.

— Monsieur, commença le rentier.

— Ce n'est pas à vous que je m'adresse, interrompit séchement le sous-chef.

— Voilà, dit l'employé ; monsieur se refuse à me donner son nom.

— En voilà une prétention ! exclama le sous-chef.

— C'est louche, remarqua l'employé.

— Pourquoi ne voulez-vous pas faire connaître votre nom ? demanda le sous-chef.